

MÉMOIRES MULTIPLES, HISTOIRE COMMUNE
Mantes La Jolie, jeudi 26 octobre 2006

Projection-débat : film **les Jardiniers de la rue des Martyrs** (Leila Habchi et Benoît Prin)

Intervenant : Benjamin Stora (professeur de l'histoire du Maghreb à l'INALCO - Institut national des langues et civilisations orientales)

Débat animé par Stéphane Bernard (libraire) et Nathalie Coste (professeur d'histoire)

Nathalie Coste

Quand le collectif 12 et la Villette nous ont contactés pour initier ce projet de travail sur les mémoires immigrées ouvrières à Mantas, j'ai senti tout de suite que j'avais envie de m'y engager. Il ne s'agissait pas alors d'une énième conférence de plus sur la mémoire de la colonisation, mais d'une démarche locale, enracinée dans un passé encore vivant et parfois dans des cicatrices encore béantes pour une grande partie des Mantais.

Quand j'étais petite, on me racontait que mon grand père paternel, ancien résistant, responsable de la SFIO, avait reçu, pendant la guerre d'Algérie, des menaces de mort de l'OAS, pour avoir défendu l'Algérie algérienne, avant d'être écrasé par une voiture, plus tard, un soir de l'hiver 1962. On n'a jamais vraiment établi la causalité, mais, dans ma mémoire personnelle, c'est toujours quelque chose qui a traîné...

Depuis lors, l'Algérie n'a jamais cessé d'être présente dans ma vie de petite Française d'une manière ou d'une autre. Par mes camarades de classe de cette école primaire du Val Fourré, par mes voisins de la cage d'escalier d'en face, enfants de harkis, par mes amis, enfants d'immigrés, héritiers parfois de combattants de l'indépendance, souvent en exil, déracinés.

Aujourd'hui, comme professeur d'histoire, à Mantas, depuis bien des années, je me réjouis que ce projet de la Villette hors les murs puisse nous permettre ce travail de mémoire. C'est un travail qui doit être exigeant, rigoureux et sans complaisance. Il y a une forte demande sociale pour un regard clair et accessible aujourd'hui sur ces heures noires de l'histoire de ces deux pays.

La journée propose une réflexion sur la complexité de cette guerre qui ne se reconnaît comme telle que depuis très peu de temps, puisque ce n'est qu'en 1999 à l'Assemblée nationale a admis cette idée de guerre ; on parlait, avant cela, d'évènements !

Cette journée devra permettre que la mémoire savante, celle des historiens, se conjugue à celle des témoins, des artistes, des citoyens. L'enjeu de cette démarche est double me semble-t-il.

Il est double, car, du côté des deux rives de la Méditerranée, on en a besoin.

- En Algérie : où depuis quelques années, une nouvelle génération d'historiens déconstruit une histoire officielle et se détache des injonctions étatiques, de l'entreprise de glorification nationale pour s'interroger sur la complexité de cette guerre : les origines du nationalisme, la violence interne à l'Algérie, réactivée pendant le drame des années 90, et la place de l'Islam dans le nationalisme algérien. Ce travail sur la complexité, ce retour du refoulé, doit contribuer à l'avancée de la démocratie en Algérie.
- En France : ceux que l'on appelle la « 3e génération », qui sont des Français, alertent sur la sous-représentation de la mémoire coloniale et expriment un sentiment aigu de dénégation identitaire, dont le dernier exemple est le succès (mérité) du film Indigènes. Cela permet de poser la question politique du racisme en France, de la

citoyenneté de ces enfants d'ex-indigènes et de la survivance des rapports de domination dans la société Française.

Pourtant il reste des non-dits, des tabous, des idées reçues à combattre. La figure du pied noir, celle du juif d'Algérie et notamment la figure des Harkis mérite encore bien des travaux de recherche.

Quoi qu'il en soit, cette initiative d'aujourd'hui et de demain doit permettre de dépasser l'affrontement conflictuel des mémoires, la concurrence victimaire malsaine et stérile.

Elle doit permettre de répondre à ce qu'un très grand historien, disparu cet été, Pierre Vidal-Naquet appelait « cette gigantesque envie de vérité ». Elle fait le vœu d'éclaircir le regard sur l'autre, de sortir de la gestion du monde entre « eux et nous ».

Les jardiniers de la rue des Martyrs, dans le magnifique film de Leila Habchi et Benoit Prin nous offre une rencontre inespérée entre ces mémoires dans un témoignage chaleureux de culture ouvrière, dans le Nord de la France qui a une expérience singulière par rapport à l'immigration. Toutes les configurations de la guerre d'Algérie se retrouvent dans ce potager du nord : le Militant du FLN, le militaire appelé français, le harki, l'immigré Belge, Polonais. Ils incarnent tous, dans une activité du quotidien qui est le jardinage, le rapport à l'eau et à la terre, l'Histoire Universelle.

À l'heure où l'Etat français assaille le prof d'histoire et les élèves d'injonctions commémoratives et a tenté de leur ordonner d'enseigner les « bienfaits de la colonisation » en instrumentalisant honteusement le projet de loi sur la reconnaissance des harkis, il faut rappeler que c'est à l'historien de faire l'histoire. Il faut évidemment encourager ces croisements de mémoires, ce qui est la meilleure façon d'aider à la réconciliation de ces passés antagonistes, de ces « mémoires blessées qui sont parfois aveugles aux malheurs des autres » comme disait le philosophe Paul Ricoeur.

Il est donc grand temps de parvenir à l'écriture d'une histoire commune, assumée et dépassionnée de la décolonisation, et de comprendre combien elle est constitutive de l'histoire sociale française d'aujourd'hui, parce que nos mémoires sont multiples, mais que nous voulons partager une Histoire Commune !

Benjamin Stora

Je vais vous livrer quelques réflexions personnelles à partir du film...

Tout d'abord, il est toujours intéressant de faire parler des gens dont la parole n'a pas été entendue pendant très longtemps. On entend peu la parole de ces anciens ouvriers, aujourd'hui à la retraite, qui sont arrivés en France dans les années cinquante ou pendant la guerre d'Algérie.

Beaucoup parlent du traumatisme qu'a constitué la guerre d'Algérie en France. Dans ce documentaire, on entend une parole qui est originale, car, bien souvent c'est celle venant de militants politiques engagés généralement dans la région parisienne qu'on entend.

Ce qui est intéressant dans ce film, c'est qu'on découvre aussi une réalité provinciale de la guerre d'Algérie dans l'immigration, ce qui s'est passé dans une ville comme Tourcoing, réalité qui nous échappe. Or, il y a eu des mouvements politiques, des mouvements indépendantistes ainsi que des affrontements entre la police Française et des Algériens, mais aussi entre des Algériens.

Ce qu'on voit, à travers toute cette parole d'hommes (il n'y a pas de femmes dans le film), c'est que ce sont des acteurs politiques. On a trop souvent la vision d'une immigration ouvrière algérienne en France, qui serait celle d'hommes seuls, écrasés, soumis, qui n'auraient

pas de conscience politique. Or, on s'aperçoit, en regardant ce documentaire, que ce n'est pas le cas. Ils ont tous une conscience politique aiguisée, sur les affrontements politiques internes, externes, comment savoir se protéger pour survivre. On a des stratégies politiques de survie de tous ces hommes qui contredisent le stéréotype d'une immigration exclusivement économique.

Pour toutes ces raisons-là, le film nous donne un espèce de regard de l'intérieur de l'immigration politique et algérienne en France.

Par contre, je ne sais pas quel était l'objectif de ce film. Était-ce celui d'une sorte de réconciliation mémorielle entre les différents acteurs ? On a le sentiment d'une certaine désillusion de ces personnes, engagées au sein du FLN, par rapport à ce en quoi ils ont espéré, de rapprochement avec la société Française, ce qui est évident puisque, pour certains, il y a une quarantaine d'années qu'ils vivent en France... Un objectif donc du temps qui effacerait les blessures et permettrait le rapprochement entre les individus, les communautés.

C'est ce que j'ai cru comprendre à travers ces jardiniers qui font une sorte de « retour à la terre » de laquelle se forment des solidarités nouvelles.

Mais les paroles des acteurs contredisent, à mon sens, ces bons sentiments. Les paroles de ces vieux militants Algériens sont quand même des paroles de mise en accusation de la politique Française, et les rares paroles qu'on entend d'anciens appelés Français en Algérie sont également dures (je ne parle pas avec ces arabes, je n'évoque pas la guerre d'Algérie, car il y a trop de cadavres dans le placard...) Tout cela est formulé, de part et d'autre, de manière brutale.

Il y a une sorte de mise en accusation réciproque qui est une photographie de l'état des mémoires en France sur la guerre d'Algérie, une sorte de cloisonnement des mémoires qui n'est pas du tout dans la fraternité, la solidarité. Chacun reste campé sur des positions politiques et idéologiques très fortes et non pas dans la recherche de compréhension.

Ce cloisonnement, on le retrouve aussi à l'intérieur de la communauté algérienne. Il y a, dans le film, un groupe majoritaire qui est celui d'anciens du FLN qui disent la justesse de leur combat et les désillusions nées suite à l'indépendance. Le deuxième groupe, plus restreint, celui des harkis, ne s'exprime pas trop sur ce qu'a pu être le sens de leur engagement. Mais il y a un groupe de la communauté Algérienne qui est quasiment absent, ce sont les Messalistes, à qui l'on ne donne pas la parole dans ce film. On sait simplement qu'ils travaillaient avec la police française, qu'ils étaient relâchés à chaque fois qu'ils étaient arrêtés... : C'est un aspect problématique du film, car, lorsque vous avez une mise en accusation radicale d'un groupe, le minimum, c'est de lui donner la parole...

Il faut savoir que, dans la région de Tourcoing, les Messalistes étaient très nombreux, que le MNA était politiquement majoritaire dans le nord de la France. Entre 1960 et 1962, c'est le dernier bastion messaliste. Tous les autres endroits où Messali était majoritaire jusqu'en 1958 se sont effondrés et sont passés aux mains du FLN : la région lyonnaise, l'Est de la France, la région parisienne.

Le MNA est une organisation politique algérienne qui était pour l'indépendance de l'Algérie, comme le FLN. Elle était dirigée par Messali Hadj, un grand ancêtre du nationalisme algérien, qui avait fondé l'Etoile Nord Africaine en 1926 puis le Parti du Peuple Algérien, le PPA, et qui avait revendiqué très tôt l'indépendance de l'Algérie, dès les années 1920,30. C'est la première organisation indépendantiste algérienne ; elle était majoritairement représentée en France dans les milieux de l'immigration ouvrière.

Le FLN, créé en novembre 1954, va s'imposer au prix d'une guerre contre les partisans de Messali, en Algérie mais aussi en France puisqu'il y a eu quatre mille morts et douze mille blessés, victimes des règlements de compte, entre 1956 et 1961, c'est énorme. Il y a un seul

moment dans le film où quelqu'un évoque cette guerre terrible, avec d'un côté la police, de l'autre les Messalistes ; on soupçonne-là une guerre terrible, mais le film évacue cet enjeu politique interne à l'immigration algérienne. On fait comme si la plupart des ouvriers en France étaient au FLN, comme quelque chose qui va de soi. Pourtant, certains qui sont passés ensuite au FLN sont restés secrètement des Messalistes jusqu'à aujourd'hui et ils sont contre la politique Algérienne actuelle, parce qu'ils se revendiquent d'un héritage messaliste.

La différence entre les deux organisations :

Les partisans du FLN voulaient créer une organisation de type parti unique, l'état colonial étant tellement puissant qu'il ne fallait pas qu'il y ait de dissidences, mais que tous les mouvements soient intégrés, ce qui pouvait se comprendre, compte tenu du contexte de l'époque, mais qui était extrêmement dangereux, car cela pouvait amener au système du parti unique.

Les partisans du MNA étaient pour « la constituante », c'est-à-dire le fait que les tendances et les partis politiques puissent rester en tant que tels ; ils étaient pour « la conférence de la table ronde », pour le pluralisme politique.

La bataille s'est menée là-dessus.

Les partisans du FLN l'ont emporté, en Algérie comme en France, et le MNA a disparu.

J'insiste là-dessus, car, parmi les problèmes de transmission de mémoire de la guerre d'Algérie dans l'immigration en France, il y a cette question de Messali. Il était compliqué de transmettre aux enfants le fait qu'on était pour l'indépendance sans être pour le FLN, alors que c'est le FLN qui a gagné. Ce n'était pas simple, car il y a à la fois le fait qu'on reste en France après 1962, compte tenu de la situation algérienne, et le fait que la plupart des militants ouvriers étaient des Messalistes. C'était une espèce de secret politique difficile à transmettre dans ces années-là jusqu'en 1990. Comment dire qu'il y a à la fois une dimension anti-coloniale sans être d'accord avec l'organisation qui incarnait cette résistance dans ces années-là, c'est-à-dire le FLN ?

Il a fallu attendre l'effondrement du système du parti unique en Algérie, les émeutes d'octobre 1988, pour que la mémoire plurielle de l'Algérie, mémoire paysanne, religieuse, revienne à la surface. On est rentré alors dans une autre histoire plus compliquée...

Il me semble qu'en 2003, date où ce film a été fait, on ne peut plus avoir la même perception de l'histoire intérieure de la guerre d'Algérie qu'en 1990, sur la dimension des Harkis, celle des Messalistes ou des Algériens en général, voire-même de la société Française. Il y a un décalage à mon avis.

Dominique Lurcel

Je vois le film pour la deuxième fois et, aujourd'hui, j'en ai eu une perception différente : j'ai beaucoup plus ri, aujourd'hui, avec vous. Sur le plan de l'incarnation, d'un point de vue purement théâtral, on a une série de destins croisés dans une sorte de huis-clos, tous les ingrédients d'un spectacle... C'est très fluide, ce n'est jamais pédagogique et l'on entend, en même temps, une somme incroyable d'informations... J'ai appris beaucoup de choses... Par exemple, je ne savais pas qu'octobre 1961 avait eu des ramifications en province ; je connaissais les luttes entre le MNA et le FLN, mais cette intensité-là, je ne l'appréhendais pas...

Dans le film ce qui m'a frappé, c'est que, Harki ou ancien du FLN on peut encore s'entendre. En effet, dans les deux cas, ils donnent le sentiment qu'ils étaient tirillés entre deux tendances très antagonistes et que finalement ils ont tous été victimes, ce qui leur permet d'en parler entre eux. N'était-ce pas plus difficile justement de s'entendre avec des Messalistes, car

eux, ils avaient vraiment choisi et ne pouvaient pas tenir ce même discours. En ce sens, y-a-t-il un lopin de terre pour eux à Tourcoing ? N'y-a-t'il pas eu une exclusion de fait des anciens Messalistes ?

Benjamin Stora

Il y a un documentaire de Djamel Zaoui qui a été tourné dans cette même région en 2005, diffusé à trois heures du matin sur France 3, qui donne la parole à tous les vieux militants Messalistes. Ce qui est frappant c'est que la plupart de ces personnes âgées ne parlent pas du tout français, car ce sont des militants qui appartiennent à l'univers de la paysannerie profonde. Ils ont vécu en endogamie, ont été victimes de l'ostracisme organisé par le FLN contre eux ; ils sont restés nationalistes et ne veulent pas rentrer en contact avec le monde harki...

Ils sont les grands-oubliés de l'histoire interne algéro-algérienne.

Quand vous regardez les commémorations en France, les batailles de mémoire, les débats publics, il y a toujours le sempiternel affrontement entre la mémoire des immigrés Algériens sur le 17 octobre 1961 et la mémoire harki sur les massacres de l'après 1962. Il y a un affrontement rituel où l'on a ceux qui se réclament d'un morceau de mémoire et ceux qui se réclament d'une complexité harki mais les grands-oubliés sont ceux qui étaient majoritairement dans l'immigration ouvrière en France. Comment faire en sorte de leur laisser un espace ? C'est plus compréhensible, effectivement, de discuter entre indépendantistes du FNL et anciens harkis, qui ont été chacun des deux côtés de la barricade, ceux qui se sont engagés et ceux qui ont été du côté de la France, même s'ils ont été pris dans des engrenages de dénonciation ... Le MNA, c'est le seul parti qui n'a jamais été autorisé en Algérie. En 1989, le Front Islamique du Salut, les Islamistes, le FFS ont tous été reconnus, sauf le MNA.

C'est, en fait, la question de la proximité avec le frère qui est toujours plus grave et problématique qu'avec celui qui est directement en face !

La question du Messalisme en France reste une grande question à traiter.

Nathalie Coste

N'était-ce pas aussi parce que les formes de politisation en France, celle de la sociabilisation des Messalistes, s'est superposées aussi à des cadres ouvriers, à une culture ouvrière qui est beaucoup plus marginale que celle de militants du FLN qui ont pu s'inscrire dans une culture ouvrière comme celles des jardins ouvriers, où ils ont pu rencontrer des ouvriers syndiqués ?

Benjamin Stora

Il y a une culture politique, venant du mouvement ouvrier, qui imprègne l'idéologie politique et la pratique du Messalisme, mais, le problème est que ce mouvement ouvrier traditionnel est, à l'époque, dirigé par le Parti communiste et la CGT, et qu'ils vont prendre parti pour le FLN. Le MNA va donc se retrouver totalement isolé de son origine historique classique, il n'a plus de protection ouvrière, il est à découvert, à partir de 1956, 1957... Il n'y a plus que les Trotskistes et les Anarcho-syndicalistes pour les protéger, et il faut bien dire qu'ils ne sont pas très nombreux. Quand le PCF et le PCA ont choisi, en automne 1956, de rentrer dans le FLN, en 1957, c'est l'apogée des règlements de compte : toute la direction syndicale Messaliste en France est assassinée. Les douze leaders ont été assassinés en une seule nuit, on décapite au sommet, donc, en bas, vous pouvez vous imaginer que c'est le sauve qui peut ! Le Nord de la France, est devenu un bastion du MNA car tous ont été, avec leur famille, se réfugier dans le nord de la France

Maurice Martin

Je profite que le sujet soit arrivé sur Messali Hadj pour dire que, prochainement, un DVD va sortir sur ce sujet avec des documents exclusifs, un moyen de réhabiliter cette fraction du mouvement nationaliste algérien qu'on a un peu oublié...

Stéphane Bernard

Je ne suis pas persuadé que cet aspect-là était dans la vision des réalisateurs... Moi, ce qui m'a frappé, c'est presque le contraire... Comment tous ces gens, qui se retrouvent dans un espace clos, gardaient cette vision de l'époque tout en la relativisant beaucoup, ce qui donnait une impression de proximité entre eux ... Une façon de ré inventer, à travers le jardinage, un certain art de vivre ensemble... C'est intéressant de montrer que, dans des cas de réconciliation apparente, dans laquelle tout le travail de mémoire ou de trajectoire n'a pas été fait, il peut rester beaucoup de choses qui font leur travail « par en-dessous ». C'est le problème qu'on voit dans toutes des dictatures... Par exemple, comment on fait, après un génocide, pour continuer à vivre ensemble dans le même pays ? La solution qui est généralement prise est de passer l'éponge, mais, finalement, tout remonte...

Un monsieur dans la salle

Je voulais revenir sur un autre aspect, celle des voix, qui sont assez frappantes tout de même... La métaphore du jardin comme le lieu où l'on essaye de faire vivre ce qui reste du monde, c'est assez prodigieux... C'est un peu comme si l'on retrouvait des héros tragiques pris dans des solutions impossibles et auxquels il ne reste que les yeux pour pleurer ... C'est peut-être là où les questions se brassent : on a à la fois des anciens du FLN, des gens qui se sont retrouvés du côté des harkis, mais aussi des ouvriers Français qui étaient des engagés. C'est une question sociale qui émerge où s'expriment les vaincus d'une histoire, ce qui fait jaillir une humanité qui est celle qui a toujours du mal à triompher dans l'Histoire...

Dominique Lurcel

Il y a quelque chose de bouleversant, voire de déprimant dans le film ; c'est la parole de cet homme, arrivé en 1943, qui, contrairement aux autres, a une parole très grave alors que les autres rient beaucoup... On sent qu'il est dans une émotion très profonde... Il dit : « on n'était rien », ce qui se transforme dans la bouche du plus jeune, à la fin du film, par « on est rien »... C'est terrible. L'image du « gardien du jardin » aussi, Roger, qui reproduit avec son attitude « supérieure », les clivages de la colonisation, toujours présents, aujourd'hui, dans le non-dit, c'est redoutable ...

Une dame

Moi, ce qui m'étonne toujours, c'est de voir des gens qui ont beaucoup souffert et qui en parlent sans haine, sans rancune, presque avec de l'humour. Ils ont un certain recul, vu leur âge, ils n'ont plus de lutte au quotidien, peut-être, mais je suis toujours en admiration devant les gens simples, qui, malgré une dose de souffrance terrible, ne revendiquent rien. J'ai rencontré cela en côtoyant des gens qui ont été torturés sous Pinochet et en parlaient avec un détachement qui me laisse admirative, on a même l'impression que la haine n'existe plus. Alors qu'on rencontre des gens qui ont peu souffert et font remonter des rancunes à n'en plus finir...

Dominique Lurcel

Quand on a créé notre spectacle sur le Rwanda, l'hiver dernier, on a fait beaucoup de débats. Il y a eu un soir où Esther Mujawayo, (cette femme qui a écrit plusieurs livres bouleversants dont « Survivantes »), qui a eu 265 membres de sa famille assassinés, entendait pour la première fois ces paroles-là... Elle nous a confié, après, qu'elle avait toujours refusé de lire le livre d'Hatzfeld, car elle ne pouvait pas lire les paroles des tueurs, et là, elle les a reçus de plein fouet, et a d'ailleurs failli partir plusieurs fois pendant la représentation... Mais elle est

restée avec nous pendant quatre heures, après cela, et tout ce qu'elle transmettait ce n'était que du sourire, c'était extraordinaire... C'est la vie qui l'emporte...

Une autre dame

Je voudrais m'inscrire un peu différemment de cet angle de vue... Ceux qui parlent, dans ce film, ce sont « nos papas ». Mon père, du côté Français, a été appelé pendant la guerre d'Algérie et cette histoire qui ne nous a pas été transmise, ça fait notre malheur aussi. Je veux dire que tout cela fait partie des problèmes actuels dans notre société. Ces hommes qui parlent sont des vaincus qui acceptent de l'être. Je ne leur reproche pas, mais je vois des hommes qui sont brisés et qui n'ont, visiblement, pas transmis non plus cette histoire à leurs enfants, comme mon père...

Benjamin Stora

Il faut faire quelques nuances sur cette appréciation de « vaincu ».

La plupart sont des vaincus de l'après 1962, de ce qu'est devenue l'histoire de l'Algérie avec le parti unique... Mais ce sont des vainqueurs de l'histoire anti-coloniale, il faut donner cette dimension-là. Ils disent bien qu'ils se sont engagés dans un combat politique qui a abouti à l'indépendance de l'Algérie. L'amertume, le ressentiment qui peut exister s'exprime plus dans le bilan de la décolonisation que dans la lutte anti-coloniale, où là, ils ont le sentiment de la victoire. Ça allait de soi de se révolter

La révolte de Sétif, elle revient dans le film, comme quelque chose de fort, quels que soient les personnages du film.

La question qui ne va pas de soi est qu'est-ce qu'on fait de la victoire ? Comment on va se retrouver dans l'après 1962 ? Là, ils vont se transformer en des vaincus de l'Histoire, mais tout n'est pas sur le même registre.

D'autre part, le problème de la transmission est très compliqué. Est-ce qu'ils ont vraiment voulu ne rien dire, je ne sais pas, pour les Français ? Pour les Algériens, qu'ils soient nationalistes, harkis, ils viennent pour beaucoup d'un monde rural où beaucoup n'avaient pas les moyens de témoigner, au niveau de l'écriture, et il a fallu l'émergence des enfants qui écrivaient pour que cette mémoire soit portée dans l'espace public.

Pour ce qui est des soldats français (j'ai écrit un livre « les Appelés » chez Gallimard), je me suis rendu compte du nombre incroyable de récits de soldats et d'appelés dès 1963. Il y a une centaine d'ouvrages qui sortent tous les ans de gens qui ont fait la guerre d'Algérie et relatent des anecdotes atroces, la peur, les angoisses... Ça sort en cascade, il y a même un ouvrage très célèbre, celui d'Yves Courrières, qui est sorti à un million d'exemplaires...

Le problème, c'est que la société ne pouvait pas porter une parole politique sur cette question-là, c'est mon point de vue que je vous donne. Il a fallu attendre les enfants, 1983 pour que cette parole enfouie de la société Française soit bousculée sur le devant de la scène mémorielle, culturelle et idéologique tout au long des années 90. On était dans un espace où la société avait ghettoïisé cette parole sur l'histoire coloniale à travers un certain nombre d'acteurs, cette parole ne sortait pas.

Il a fallu que la société bouge politiquement, à travers les marches, les combats, les mises en accusation, pour que la question de la guerre d'Algérie commence à se poser.

C'est par la société que ça arrive, et pas simplement par les récits familiaux qui ne peuvent être encouragés que si la société elle-même bouge.

La vraie crise, au niveau de la transmission, est au niveau de l'État, à travers les lieux de commémoration mais aussi l'école, les manuels scolaires. Là, il y a là un immense retard.

Dès la marche des « beurs », en 1983, il ne fallait pas être un grand savant intellectuel pour comprendre que la question coloniale était inscrite, tout de suite, dans ces manifestations.

Tout le monde faisait la filiation et pourtant, on a mis vingt ans pour essayer de combler tout cela... C'est dans cet intervalle-là que vous avez tout un récit fantasmé de l'histoire coloniale

qui est apparue dans les années 90, portée par des mouvements identitaires, religieux ou politiques...

On est dans un retard dément sur le problème de la question coloniale ; on a même trouvé de nouveaux arguments pour ne pas l'aborder, en disant « pas de repentance » ! Or personne demande la repentance, mais tout le monde veut connaître la vérité de l'histoire, c'est tout.

Quand vous érigez, par avance, un mur idéologique disant c'est la tyrannie de la repentance, le dévoilement de l'histoire coloniale n'est pas nécessaire. Quand vous faites de l'histoire de la colonisation qui vise à mettre en lumière ce qui s'est réellement passé, si ça signifie faire de la repentance, eh bien on ne fera jamais de l'histoire coloniale et l'on sera toujours aussi en retard...

Zahia Rahmani

Moi je suis d'accord avec Benjamin sur la question des vaincus... Je ne vois pas ces hommes comme des vaincus. On a toujours, dans l'histoire, des hommes qui ont su révéler des choses incroyables, on a vraiment cru qu'ils étaient du côté de la vie, et, un jour, ils se font tuer, on le sait. Cela ne veut pas dire que quelqu'un qui est dans la vie, comme Esther, ne peut pas, un jour, être découverte morte. C'est très compliqué la question de la vie et de la survie.

J'entends très bien la question des Messalistes, qui est un sujet tellement absent en Algérie. Ça, c'est le travail de l'historien, car il faut toujours avoir un regard critique sur un objet esthétique qui, politiquement, a peut-être des lacunes.

Dans ce film, la question du jardin n'est pas rien comme métaphore, et j'ai d'ailleurs le souvenir d'un jardin ouvrier dans l'Oise, en 1967, où harkis et immigrés étaient côte à côte. Mais, là où je ne les trouve pas vaincus, c'est qu'il n'y a que des bègues, un peu, dans ce film, et je ne dis pas seulement cela pour ceux qui viennent d'Algérie... La langue française, dans ce film, elle est étrangement secouée...

Il y a un seul personnage, qui pourrait d'ailleurs avoir le rôle de l'idiot, c'est aussi le seul qui est harki, celui qui joue de la flûte. Il se présente debout devant la caméra, comme s'il était en train de faire la relève militaire, et l'autre parle à sa place. Dans le même temps, c'est auprès d'eux qu'il a trouvé quelque chose, car il n'est qu'entouré de gens qui ont été au FNL, qui ont fait ceci ou cela, et lui, il est presque comme sous leur protection. Ce que je trouve beau, c'est comment ils ont essayé de surmonter cela pour essayer de trouver une paix ensemble.

Dans ce film, il y a une trace visible de la mémoire ouvrière et c'est elle qui vient couvrir ce qui, du point de vue de la guerre, aurait plus encore pu les déchirer.

Il y a, à ce moment-là, dans les années 60-70, quelque chose qui s'appelait encore un monde ouvrier. Une chose à laquelle les cinéastes n'ont peut-être pas pensé, mais qui respire un peu.

Aujourd'hui, s'il fallait filmer les pères, je ne sais pas ce que ça donnerait, mais là, ces bonshommes ont une sacrée dignité que je ne mettrais pas du côté de « l'homme blanc » !

« Victime, vaincu », c'est un vrai problème, qui est constant sur la question des harkis. Il faudrait peut-être écarter ce mot de nos discussions et regarder fondamentalement les blessures et déconstruire l'histoire. Du côté des Algériens aussi il y a un récit qui se construit comme ayant été « vaincu » dans leurs aspirations et dans les morts qui se sont comptées par milliers chez eux.

Je suis ravie que tu sois revenu sur Messali Hadj, parce que c'est au-delà du conflit entre frères ; Messali Hadj c'est le père de l'indépendance Algérienne, et c'est le meurtre du père. Surmonter cela, c'est une des grandes difficultés de l'Algérie aujourd'hui.

M. Otman

En fait, j'aimerais réfléchir sur l'histoire réelle que vous évoquez concernant « ma génération ». Est-ce qu'on pourrait faire un film sur des personnes de ma génération qui, dans quatre-vingts ans... Enfin, comment, nous aussi, on a appris cette histoire-là. Moi, je l'ai

apprise dans la colère, dans la haine d'une société, dans des voyages en Algérie dans la région de Sétif, justement... De découvrir que mes « pères métropolitains » ont été les responsables de carnages dans le pays de mes ancêtres biologiques...

Comment, dès lors, analyser la société actuelle à travers les mécanismes colonialistes qui se perpétuent ? Ces gens se retrouvent perdus, mais ils ont fait partie de l'histoire, ils ont agi par rapport à une cause transcendante, une nation, mais il y a des apatrides, désignés tel quel, vivant en France.

On reparle des émeutes de banlieue, c'est à la mode, c'est l'automne, et le regard de ces enfants d'immigrés est toujours le même...

Je suis prof stagiaire à l'IUFM, et un enseignant en géographie, me parlant d'un port de Tunisie, me dit : « c'est là-bas d'où tu viens ? ». On est dans un certain contexte... Je ne porte pas de jugement sur l'individu, mais je remarque un enseignant de l'Académie de Versailles qui est toujours dans ce registre d'aimer l'Afrique, d'adorer le Maroc, et moi, je lui réponds que je viens du coin, de la région parisienne... C'est à partir d'éléments comme celui-ci, quand on voit la gestion concrète des quartiers en France, qu'on se demande comment perpétuer cette mémoire-là, comment digérer cette histoire-là ?

Moi, je l'ai découverte tout seul, en lisant un livre de Jean-Luc Einaudi. L'année suivante, je me suis retrouvé à Sétif où des grands oncles m'ont parlé avec une grande dignité qui m'a beaucoup troublée et je me suis demandé comment faire une synthèse personnelle, ne pas être en colère... Déjà la société française, l'institution ne nous reconnaît pas, on est toujours objet, jamais sujet... Peut-être que la solution viendra par des émeutes, car, politiquement, on décidera toujours à notre place, on n'existera jamais en tant que Français.

Un élève du lycée St Exupery

Je voulais savoir si le Français, dans le film, celui qui dit qu'il y avait beaucoup d'atrocités pendant la guerre, si c'est juste une exception ou bien un exemple du genre de personnes qu'on pouvait trouver dans l'armée française ?

Dominique Lurcel

Cet homme est effectivement un peu curieux, car il a deux interventions, l'une en tant qu'infirmier, où l'on se dit que c'est un type bien, qu'il a plutôt un regard en ouverture sur l'autre, et, dans l'autre intervention, il dit qu'il ne préfère pas en parler, car ça se finirait mal !

Nathalie Coste

On a vu ce matin que les logiques de guerre sont bien souvent paradoxales, qu'on peut éprouver une chose et son contraire. Cet homme est un appelé qui, dans des logiques de guerre, s'est retrouvé embarqué dans une espèce de sentiment d'appartenance... Parfois son humanité le pousse à déplorer ce qui se passe, et, en même temps, il se sent dépositaire de cette mémoire-là et donc, face à celui qui représente encore dans sa tête « l'ennemi », et c'est là où il y a survivance coloniale, il se sent obligé de dire qu'il ne peut pas en parler, sinon ça se finira mal...

Valentin

Quand on entend le témoignage des Arabes qui disent que la police a tué, la police a égorgé, lui, il n'en faisait pas partie ?

Benjamin Stora

Il y avait 1M500 000 hommes en Algérie, la plupart n'ont tué personne, à part tirer un coup de feu... Ce sont les commandos qui faisaient la guerre, les appelés de base, eux, faisaient du quadrillage ; ils avaient parfois des copains qui se faisaient assassiner dans des histoires de représailles, et ils pouvaient être amenés à se venger, mais ce sont des logiques de guerre classiques... Par contre, il y avait aussi des supplétifs musulmans qui étaient des combattants redoutables....

Zahia Rahmani,

La question du jeune homme c'est : est-ce que les gens qui ont témoigné ont témoigné des atrocités ?

Il est difficile de témoigner d'une chose qui constituerait à dire « j'ai été un bourreau ». Quand on a conscience de cela, on se suicide... Vous avez raison de poser la question ; il s'avère que lorsque quelqu'un tente d'écrire un témoignage sur la guerre, d'une certaine manière, il a fait un travail sur lui qui lui permet de dire ces choses-là.

Mais l'inverse, c'est un silence monumental. Il ne faut pas oublier qu'il y a un certain nombre de gens, en France, aujourd'hui, qui militent encore pour l'Algérie Française ; on peut le dire, ce sont des lobbies monumentaux, qui ont permis au Parlement Français en 2005 de faire voter une loi qui dit que la colonisation est une chose positive.

Aujourd'hui il y a un travail qui est fait par la psychiatrie. J'ai assisté à Paris au premier colloque Franco-Algérien de psychiatrie et j'ai été étonné d'entendre des médecins Algériens parler de leurs patients Algériens qui portaient encore en eux les traumatismes de la guerre. Chose incroyable, dans le milieu hospitalier où cela se passait, à l'hôpital Georges Pompidou, la parole des traumatisés français était absente, il n'y avait personne pour relayer le trauma, car on ne peut pas penser ça, collectivement, en France.

Benjamin Stora

Le travail de mémoire, de deuil sur les traumatismes, ne peut pas se faire de la même manière en France et en Algérie. Il y a eu des milliers de morts, mais l'Algérie a gagné son indépendance, alors qu'en France, on a perdu. Il y a eu une défaite politique et, à partir de là une blessure narcissique du nationalisme français qui est très dure à surmonter. En France, on n'admet jamais la défaite !